L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 17 JUIN 1853.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. H. DUVOUR.
E. DUVERGER. S. MARRY.
N° 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
VENDREDI MATIN, 17 JUIN 1853.

A nos Abonnés.

La maladie d'un de nos ouvriers a causé hier quelque irrégularité dans le service de journal, et quelques-uns de nos abonnés résidant entre la rue de Chartres et la rue St-Louis n'ont peut-être pas reçu l'*Abeille*. La distribution se fera avec plus d'ordre ce matin.

LA CONJURATION.

Le télégraphe a déjà transmis dans toutes les villes de l'Union les nouvelles les plus alarmantes au sujet de la prétendue insurrection qui, selon les correspondants de quelques-uns de nos confrères, aurait été sur le point d'éclater à la Nlle Orléans. Les journaux publient la chose avec toutes sortes de terribles majuscules et une foule de points d'exclamation. Le maire de Mobile a même été si effrayé qu'il a adressé tout de suite une dépêche à M. Crossman pour lui demander si l'on s'égorgeait à la Nlle Orléans. M. Crossman lui a répondu fort heureusement : « Il n'y a pas d'insurrection. »

En effet, il nous semble, à moins que nous ne soyons abusés étrangement, qu'il n'y a pas eu d'insurrection. Vous verrez cependant que les journaux de Charleston, de Richmond, de Baltimore, de Philadelphie, de New York et de Boston, annonceront positivement à leurs lecteurs que nos esclaves sont en pleine révolte. Quelques-uns même pourront les abolitionistes et comme de vont appliquer à cette noire levée de boucliers !

Nous ne savons si l'on doit appeler remplot le plus absurde conçu par l'Anglais Dyson. Sa misérable ébauche d'insurrection ne mérite vraiment pas cet honneur. Il avait, à ce qu'il paraît, réussi à endoctriner quelques nègres, mais il n'y avait rien de préparé, et nous ne serions pas étonnés d'apprendre que ses complices se bornaient à une vingtaine d'esclaves. Il est parvenu à les fanatiser en leur récitant avec force commentaires quelques pages de la *Cabane de l'Oncle Tom*, et il leur aura persuadé que rien n'était plus facile que d'exterminer la population noire par une énergique démonstration. Cette ridicule échauffourée a eu le dénouement qu'elle méritait, et l'Anglais Dyson s'en ira probablement méditer à l'aise au penitentiary sur les dangers de l'abolitionisme dans un Etat à esclaves.

Deux débarquons ont été faites sans serment, nous dit-on, et nous avons pu recueillir les déclarations et qui ont révélé au public. L'enquête sera maintenant plus difficile.

Les déclarations dont nous parlons sont celles d'un homme de couleur libre nommé George Wright, qui le premier a dénoncé les chefs du prétendu complot, et d'un pêcheur nommé Michael McGill. Leurs dépositions renferment des détails fort singuliers, et on n'y voyons rien de commun qui prouve l'existence d'une conspiration quelque peu étendue. Nous allons relater les principaux faits qui ressortent de leurs déclarations

George Wright, avons nous dit, est un homme de couleur libre. Il est né en Virginie et a environ trente-sept ans. Après avoir appris convenablement quelques métiers, il a pu payer le lier mars dernier à M. Oxley qui l'avait acheté en dernier lieu, le prix de sa liberté. A peine affranchi, il est allé s'établir comme domestique chez M. Dabole, propriétaire des vastes ouvrages de la rue St Charles. Dimanche dernier, entre 10 et 11 heures du matin, Wright fut accosté dans la rue de la Douane, entre l'Hôpital et Bourgogne, par un mulâtre qui lui demanda s'il ne s'appelait pas Wright. Sur la réponse affirmative de ce dernier, il l'invita à le suivre dans une petite chapelle. Au coin des rues du Canal et des Remparts, de rencontrent un esclave du Dr Rushton nommé Albert. L'homme se retira dans une maison de Wright qu'Albert avait quelque chose à lui confier. Wright et Albert se connaissaient très bien. Celui-ci conduisit son compagnon dans une ruelle de la rue Franklin, et l'ayant posé sur un blanc qu'entait le chef de l'institution et qui se nommait Dyson, il s'éloigna.

M. Dyson invita Wright à s'asseoir, et après lui avoir adressé divers questions sur son pays et sa famille, lui demanda si ses parents étaient esclaves. Oui, répondit Wright, ma femme et mes huit enfans appartiennent à Mme Exley dont l'habitation est située à trente milles au dessus de la ville. — Et ne voudriez-vous pas les affranchir, demanda Dyson, si vous avez les moyens, oui, — répondit Wright, continua le blanc, je vais vous en indiquer un qui vous permettra de libérer votre famille, sans dépenser un sou.

Et dévoulant des papiers devant Wright, il lui fit part de son plan d'insurrection. Il devait se mettre à la tête des insurgés parmi lesquels se trouveraient cent blancs, armés de fusils, sabres, de poudrière, &c. &c. Mes amis blancs, ajouta Dyson, sont en ce moment réunis dans une chambre du rez-de-chaussée. Pour ce qui est de nos auxiliaires noirs, ils nous viendront des habitations de la ville. J'ai envoyé des agens partout, et vous nos plans sont arrêtés. Les plus maîtres de la poudrière, nous n'avons plus rien à craindre. A l'heure qu'il est beaucoup de la Monnaie, cent à la prison de parousse dont j'ouvrirai les portes, et quarante ou cinquante aux quatre coins de la ville pour y mettre le feu. Les banques seront pillées ainsi que la Monnaie. Les nègres des habitations seront armés de couteaux de pioches et de haches. L'incendie sera le signal de la attaque générale.

Wright écouta attentivement Dyson et lui dit qu'il prendrait part à la révolte. Dyson parut fort satisfait.

Le lendemain, lundi, Wright rencontra vers 11 heures du matin Albert qui lui demanda des nouvelles de son entrevue avec Dyson. Wright lui répondit qu'il n'entendait point se mêler de cette affaire et engagea Albert à suivre son exemple. Nous, certes, répondit celui-ci, je veux m'en mêler et beaucoup. Le soir à neuf heures, les deux amis avaient de nouveau rencontrés. Albert fit monter Wright en voiture pour lui montrer, disait-il, un des armuriers dont il comptait enfoncer le magasin. Il se fit conduire en cabriolet au armurier de la rue Condé et acheta un pistolet à plusieurs coups, deux livres de balles, un moule pour les balles, de la poudre et des capsules. Le but d'Albert était de bien reconnaître les lieux. De retour dans la rue du Canal, Albert annonça à Wright que le mouvement devait éclater entre onze heures et minuit. Ce dernier dit à son compagnon qu'il allait s'armer de son côté. Qu'il se rendait chez M. Dabole à qui il recevait tout le complot.

Où était le reste, et comment, par les soins de Wright, Albert fut arrêté par le chef de la police et son lieutenant

Nous allons maintenant résumer brièvement le témoignage de pêcheur McGill. Lundi dernier, à midi, James Dyson vint s'entretenir avec lui pour se faire transporter sur l'habitation du juge Morgan. A 5 heures de l'après midi, l'Anglais revint avec deux nègres qui portaient trois sacs. Il sembla à McGill que ces sacs renfermaient des cartouches. Les nègres avaient rapidement apporté deux fusils dénoncés et neuf hoyes. Dyson avait une lai en plaidoyer. En arrivant à l'habitation, il demanda à un des deux nègres qui l'accompagnaient à quelle distance se trouvait la sucrerie. — A trois quarts de mille, répondit le nègre. — Il s'éloignérent aussitôt, et un second nègre, qui s'appelait Edward, resta à bord de l'esquif.

Trois esclaves ayant fait leur apparition sur la scène, Edward les hèla et cet avec eux un entretien qui frappa McGill par son étrangeté. Deux hommes noirs, d'encre nègres, vêtus de pantalons blancs et ayant tous une chemise noire, sortirent du champ de canne et parurent sur la levée. Ils prirent les trois sacs et les deux fusils qui se trouvaient dans l'embarcation et s'éloignèrent. Dyson ne tarda pas à revenir. Il parla assez librement en présence du pêcheur et il lui dit qu'il aurait probablement besoin de lui un jour pour aller à la Poudrière. Ils arrivèrent au bas de la ville vers cinq heures du matin.

Le lecteur a dû déjà s'apercevoir d'une singulière contradiction. Selon Albert, le mouvement devait éclater dans la nuit de lundi, et voilà que le chef de complot va passer cette même nuit sur l'habitation du juge Morgan et ne retourne en ville que le lendemain matin. Quel beau plan d'insurrection et comme il était habilement conçu ! A nos yeux Dyson n'est qu'un pauvre fou. Mais c'est en les fous dangereux, et nous supposons qu'on lui fera les mêmes honneurs.

Ce qui vient de se passer doit être un avertissement pour les citoyens et les autorités. Il y a trop mauvaise que nous connaissions à opérer et d'adopter immédiatement : 1° la suppression des chapelles ou on réunissent les esclaves non-prédicatés d'accomplir leurs exercices de dévotion, 2° la modification du système de permis, 3° la rigoureuse interdiction de tout rassemblement d'esclaves.

Les chapelles dont nous venons de parler sont un foyer d'abolitionisme, et nous espérons de nouveau connaître que l'on y prêche les doctrines les plus subversives. Quant aux permis, nous dans nos environs et qui les autorisent à circuler la nuit dans la ville, personne n'ignore que ces derniers peuvent de les prononcer aisément en d'abusant à un complice. Il conviendrait, nous croyons, d'obliger tel le système mis en usage à Charleston. Là tous les permis sont imprimés et signés par le magistrat de la ville. Chaque personne n'a deux de valeur que pour quelque chose et les noms de ceux qui en ont des rues Bienville et Chartres, a déclaré hier au rédacteur de nos lignes, le nommé Antoine Colombel, son commis, touchant ceux qu'il en est été informé, une somme de 25 dollars. Il ne l'a pas, dans aucune, qu'il accusé Mr Marshall de vouloir le lui demande, mais il ne pour l'éclairer ! L'expérience du passé n'est-elle donc pas suffisante pour nous convaincre que ce moyen est presque nul ? Ce n'est pas seulement sous le rapport de l'économie que l'éclairage au gaz offre des avantages marqués. Son emploi mettra Paris et un grand nombre d'autres villes à l'abri de l'éclairage à l'huile, cette que l'a ajinction des reverbères occasionnée soit par la gelée, l'agitation de l'atmosphère, le défaut de mèches, ou le mauvais entretien des reverbères.

Ces motifs suffiront sans doute pour engager les aldermen actuels de deuxième district à faire tous leurs efforts afin d'obtenir pour le faubourg Tremé la même substitution de reverbères à gaz à ces salos et palas lumpes, que l'on semble avoir irrévocablement oubliés dans cette partie de la ville.

X.

FEUILLETON.

LA FILLEULE,

ROMAN PAR GEORGE SAND.

MORENITA.

VI.

De tout ce que nous venons de dire au lecteur, Stéphen ne dit à Morénita que ce qu'elle devait savoir et pouvait comprendre : la différence des fortunes entre Antoïne et lui, les préventions implacables du monde, la résistance déjà presque vaincue de Julien, les efforts que Stéphen avait dû faire pour mériter par le travail, la science et la conduite, l'honneur d'appartenir à une femme comme Antoïne, le désir qu'il avait de prolonger encore le temps de son épreuve, afin d'être complétement digne de se déclarer son protecteur et son protégé.

Morénita écouta cette explication d'un air calme.

—C'est bien, dit-elle quand Stéphen eut tout dit. Vous ne me méprisez pas assez, j'espère, pour croire que je trahirais jamais le secret de ma mère. Veuillez oublier ma folie : moi, je jure qu'elle est passée. J'ai fait un rêve, j'ai été malade, voilà tout ; je sens que je mourrais si quelqu'un me le rappelait. J'ose croire que personne au monde ne me causera cette humiliation.

Morénita parut très satisfaite et presque consolée d'apprendre que maintenant n'avait pas eu le moindre soupçon de son égarement, et que madame Marange n'avait jamais semblé s'en apercevoir. Elle en était sûre cependant, cette femme pénétrante et sage ; mais, n'ayant pas le moindre doute sur la prudence de son gendre, elle n'était tue, comptant bien qu'il trouverait le remède.

Stéphen, voyant sa fillule calmée et en apparence très raisonnable, lui demanda de l'aider à l'entretenir, avec un enjouement tout paternel, de lui persuader qu'elle s'était absolument trompée sur le sentiment qu'elle éprouvait pour lui. Il lui peut pas plus pour elle !

Ici, Morénita, gênée par une émotion nouvelle, fondit en larmes sans trop se rendre compte de la nature de son chagrin. Elle s'était dit : puis elle se calma brusquement en disant :

—Mais mon père est bien coupable, lui, puisqu'il l'abandonne à son malheur, à son repentir, à la misère, à la pitié d'autrui. Pauvre femme ! être *renoncée*, oubliée, méprisée ainsi parce qu'elle n'était pas belle, parce qu'elle était trop vive ! Pourquoi l'avoir aimée si elle n'était pas digne de lui ! Ah ! tenez, vous m'avez fait bien du mal ! Vous m'avez rendu moi-même folle !

Elle pleura encore beaucoup ; puis, parant à ce sentiment contraire, elle s'efforça de ce qu'elle pensait et supposait de Rosario. Elle en parla avec mépris et colère. Elle chercha des raisons pour excuser le duc de Floros, elle s'efforça d'en trouver pour le respecter et pour l'aimer encore. Mais elle comprenait trop bien que son âge et ses très dangereuses pour un caractère comme le sien, jetèrent un grand trouble dans son âme et une si grande confusion dans ses idées, que tout lui était devenu suspect, et que le prévoir de tout cela, se reputait d'avoir été vite.

Il faisait son possible pour la consoler, et elle ne l'écoutait pas guère. Tout d'un coup, ses idées prirent un autre cours.

—Vous dites que nous sommes gitanos ! s'écria-t-elle. Que nous que c'est donc que cette race ? Vous savez bien que j'ai parler souvent de la vie que j'ai vu passer de ces gens qu'on appelle en France des bohémiens. Ils étaient bien plus, mais, *misérables*, dit-elle ! Ah ! oui, je me rappelle tout ! Un soir, M. Roque (vous dites que vous le connaissez) a parlé longuement de ces gitanos, et il a dit des choses que j'ai bien là M. Roque ! Je savant qui me se rappelle rien quand il disserte ! A présent je me souviens, oui, et je comprends pourquoi tantôt vous m'avez parlé de ces gitanos, et pourquoi ils me sont toujours pour l'intermoyen. Tout cela m'étonnait. Mon partain n'était pas là. M. Roque m'a dit que ces gitanos ne pouvaient pas être *Espagnols* ni *Français*, *filles de la bohême*, comme il disait. Et il me regardait, je pensais mots de tous cela, et pourtant je ne comprenais pas. Il a dit que ces gitanos ne sont pas de nos nations latines pitié et dégoût dans toute l'Europe, mais qu'en Espagne surtout on allait jusqu'à l'horreur et au mépris, ce qui n'empêchait pas les Espagnols d'aimer les gitanes plus que nous. Elles allumaient parfois des passions. Ladessus, oui, je crois le voir encore ! il s'est arrêté, il a pris son chapeau, il a fait le tour de la salle, il a dit : Mademoiselle, je vous prie, si vous voulez bien, vous me rendre service, de vous mettre dans mon moucheur comme un jeune animal perdu qu'on trouve sous ses pieds et à qui on ne peut pas donner de nom ni de famille. Ce. L'argueil de Morénita se révolte contre la découverte de ce faits trop reels, dont le jugement ne lui était pas encore assez obscurci. Elle se mit lumineuse jusqu'à la moitié de son cou, elle qui, dans ses rêves romanesques, avait été jusqu'à se croire appelée à hériter de quelque royaume de Bohême ou de quelque archipel fantastique du couvert par Stéphen.

Elle ne pleurait plus, mais elle tordait sa main avec désespoir, et elle songeait à la mère de ces gitanos, qui l'abandonnait avec stupeur. Il l'arrêta enfin à cette sombre méditation en l'entourant de ses bras et en l'appelant sa sœur.

—Ta sœur ! dit Morénita en se dégageant avec amertume. Toi, enfant de la nuit, noir comme elle, beau comme une étoile, jeu comme le diable, et pourtant plus pur que le cœur des fils de la lumière ? Eh bien ! oui, nous sommes frères.—Il le fut bien ! Nous portons tous les deux la livrée de la misère et de l'abjection. Si ton nom est élevé par charité, nous irions par les rues demander l'aumône, ou arrêter avec les chiens perdus des carrefours ! Il est vrai, mon père, que nous ne sommes pas bohémiens ! C'était bien la peine de me donner tant de talens et de me faconner aux manières du grand monde ! Voilà ce que je sais, moi, et ce que j'ai appris. Ah ! maudite soient les insensés qui se sont fait un amusement de me traiter aussi ! Ils m'ont appris le goût de l'orgueil et les besoins de l'opulence. Ils m'ont enseigné le mépris de moi ! Maintenant je suis de mauvaise foi, je suis malheureuse ! Mais, vraiment ! avez-vous cru ! Ou trouverai-t-elle un homme de sa race, ayant quelque dignité, que rendre un moulin et ce pour ? A-t-elle fait pleurer en cette chemise ou dans quelque ménagerie un gitano débarbouillé comme un soir de mariage ? Ah ! non, pas de gitanos ! Je dans le monde ! Je ne veux pas de mon espèce, avoilée à l'européenne et travesti à la française !

Morénita éclata d'un rire amer, et, regardant le beau gitanillo qui la contemplait d'un air indifférentiable, elle lui prit la main avec un mélange d'affection et de dégoût, en lui disant :

—C'est grand dommage que tu sois mon frère, car, en vérité, je ne vois que nous deux qui, au milieu de cette race d'étrangers et de maîtres, consentirons jamais à nous aimer. Tu ne peux pas m'aimer